

16° Z  
17586  
(136)

**PROFIL** 136

# Germinal

10 TEXTES  
EXPLIQUÉS

Émile Zola

MICHEL ERRE

LITTÉRATURE



HATIER

Collection

# PROFIL LITTÉRATURE

dirigée par Georges Décote

Série

## 10 TEXTES EXPLIQUÉS

# Germinal (1885)

ZOLA

PAR MICHEL ERRE  
agrégé des lettres modernes

09/6

33

220

1602

14586

(136)



HATIER

1368690

# SOMMAIRE

---

■ <b>1. Extrait de la première partie, chapitre 1</b> — L'arrivée d'Étienne au Voreux EXPLICATION DE TEXTE . . . . .	3
■ <b>2. Extrait de la première partie, chapitre 4</b> — L'enfer de la mine EXPLICATION DE TEXTE . . . . .	11
■ <b>3. Extrait de la quatrième partie, chapitre 1</b> — Un déjeuner chez les bourgeois COMMENTAIRE COMPOSÉ. . . . .	17
■ <b>4. Extrait de la quatrième partie, chapitre 7</b> — Étienne prophétisant la société future PLAN RÉDIGÉ <sup>1</sup> . . . . .	25
■ <b>5. Extrait de la quatrième partie, chapitre 7</b> — Étienne annonçant la révolution sociale COMMENTAIRE COMPOSÉ. . . . .	33
■ <b>6. Extrait de la cinquième partie, chapitre 5</b> — Le déferlement de l'émeute ouvrière EXPLICATION DE TEXTE . . . . .	41
■ <b>7. Extrait de la septième partie, chapitre 2</b> — Le sabotage du Voreux PLAN RÉDIGÉ <sup>1</sup> . . . . .	49
■ <b>8. Extrait de la septième partie, chapitre 3</b> — L'agonie du Voreux PLAN RÉDIGÉ <sup>1</sup> . . . . .	57
■ <b>9. Extrait de la septième partie, chapitre 5</b> — Les noces d'Étienne et de Catherine PLAN RÉDIGÉ <sup>1</sup> . . . . .	65
■ <b>10. Extrait de la septième partie, chapitre 6</b> — Vers une conception réfléchie de la révolution EXPLICATION DE TEXTE . . . . .	73

---

1. Ce plan rédigé peut être utilisé dans la perspective d'un *commentaire composé* ou dans celle d'une lecture de texte par centres d'intérêt en vue de l'oral (*lecture méthodique*).

# 1 Extrait de la première partie, chapitre 1

## *L'arrivée d'Étienne au Voreux*<sup>1</sup>

L'homme était parti de Marchiennes vers deux heures. Il marchait d'un pas allongé, grelottant sous le coton aminci de sa veste et de son pantalon de velours. Un petit paquet, noué dans un mouchoir à  
5 carreaux, le gênait beaucoup; il le serrait contre ses flancs, tantôt d'un coude, tantôt de l'autre, pour glisser au fond de ses poches les deux mains à la fois, des mains gourdes que les lanières du vent d'est  
faisaient saigner. Une seule idée occupait sa tête vide  
10 d'ouvrier sans travail et sans gîte, l'espoir que le froid serait moins vif après le lever du jour. Depuis une heure, il avançait ainsi, lorsque sur la gauche, à deux kilomètres de Montsou, il aperçut des feux rouges, trois brasiers brûlant en plein air, et comme sus-  
15 pendus. D'abord, il hésita, pris de crainte; puis, il ne put résister au besoin douloureux de se chauffer un instant les mains.

Un chemin creux s'enfonçait. Tout disparut. L'homme avait à sa droite une palissade, quelque  
20 mur de grosses planches fermant une voie ferrée; tandis qu'un talus d'herbe s'élevait à gauche, surmonté de pignons confus, d'une vision de village aux toitures basses et uniformes. Il fit environ deux cents pas. Brusquement, à un coude du chemin, les feux  
25 reparurent près de lui, sans qu'il comprît davantage comment ils brûlaient si haut dans le ciel mort, pareils à des lunes fumeuses. Mais, au ras du sol, un autre spectacle venait de l'arrêter. C'était une masse

1. Pages 49-50 dans l'édition Folio, Gallimard. Les intertitres en italique ne sont pas de Zola; ils donnent l'idée d'ensemble du texte.

30 lourde, un tas écrasé de constructions, d'où se dressait la silhouette d'une cheminée d'usine; de rares lueurs sortaient des fenêtres encrassées, cinq ou six lanternes tristes étaient pendues dehors, à des charpentes dont les bois noircis alignaient vaguement des profils de tréteaux gigantesques; et, de cette apparition fantastique, noyée de nuit et de fumée, une seule  
35 voix montait, la respiration grosse et longue d'un échappement de vapeur, qu'on ne voyait point.

Alors, l'homme reconnut une fosse.

## EXPLICATION DE TEXTE

### SITUATION

Les premières pages de *Germinal* racontent l'arrivée nocturne d'Étienne Lantier à la mine du Voreux, près de Montsou, une bourgade imaginaire que Zola situe dans le bassin houiller du Nord de la France. L'ouverture de l'œuvre présente donc à la fois le personnage central et le cadre essentiel de l'action. Toutefois, contrairement à ce qui était alors presque une règle, Zola évite de nommer et de définir d'emblée le personnage et il esquisse un décor que l'obscurité rend vague, déroutant. Ce passage se situe au tout début de l'œuvre, juste après un premier paragraphe dans lequel l'écrivain a commencé de décrire la marche d'un homme épuisé, cheminant dans une campagne glacée – un homme dont on saura quelques pages plus loin seulement qu'il s'appelle Étienne Lantier.

### ÉTUDE SUIVIE

#### **Une marche éprouvante** (l. 1 à 17)

##### ● **Un homme en butte à un monde ennemi** (l. 1 à 9)

Désigné au début de l'extrait par ces deux mots, «l'homme» (l. 1), le protagoniste est bien présenté d'entrée comme un être anonyme à propos duquel Zola ne fournit, dans un premier temps, presque aucune information.

On sait seulement que le voyageur nocturne vient de Marchiennes, bourgade industrielle du Nord de la France.

Zola nous indique aussi que l'homme «était parti [...] vers deux heures» (l. 1) ; mais cette précision temporelle ne fait qu'intriguer le lecteur qui se demande pourquoi le protagoniste s'est mis en route en pleine nuit. Enfin, si la notation sur l'habillement médiocre de l'inconnu indique sa probable appartenance à une classe défavorisée, Zola insiste moins sur la signification sociale de ce vêtement que sur la mauvaise protection qu'il constitue contre le froid. L'expression «le coton aminci» évoque non pas un véritable habit mais une sorte de pellicule de tissu usagé et n'offrant qu'une résistance dérisoire aux intempéries.

En fait, c'est surtout par la souffrance et l'état d'abrutissement qu'elle provoque que Zola caractérise d'abord le personnage : «Il marchait d'un pas allongé» (l. 2) comme pour fuir le froid. Son corps réagit intensément à l'agression de l'air glacial : il «grelott[e]» (l. 2), ses «mains gourdes» (l. 8) saignent sous l'effet du vent. On a d'ailleurs le sentiment que tout contribue à tourmenter l'inconnu, y compris son propre bagage : «Un petit paquet, noué dans un mouchoir à carreaux, le gênait beaucoup» (l. 4-5).

Ce misérable balluchon se transforme en un véritable fardeau et encombre le voyageur qui cherche à se protéger les mains : «il le serrait contre ses flancs, tantôt d'un coude, tantôt de l'autre, pour glisser au fond de ses poches les deux mains à la fois» (l. 5-7). Enfin, le vent lui-même semble obéir à une volonté haineuse, c'est un fouet («les lanières du vent d'est», l. 8) flagellant le marcheur.

Celui-ci apparaît donc en situation de victime à travers une description, purement extérieure, qui se borne à peindre ses réactions physiques face au froid. Déshumanisé, réduit à un corps souffrant et embarrassé, l'homme semble devenir l'image symbolique de toute une population accablée par les difficultés et la souffrance.

#### ● **Un «ouvrier sans travail et sans gîte»** (l. 9-17)

D'ailleurs, la première précision véritable apportée sur le personnage concerne sa situation sociale particulièrement défavorable : c'est un «ouvrier sans travail et sans gîte» (l. 10), donc un homme qui relève d'une classe sociale

défavorisée sans pourtant lui appartenir pleinement. Travailleur «sans travail», homme «sans gîte», le voyageur n'est qu'un vagabond doublement exclu de la vie normale.

Cette conclusion semble avoir même ruiné l'esprit du narrateur. Abandonnant le point de vue extérieur utilisé jusque-là, l'écrivain évoque en effet sa «tête vide d'ouvrier sans travail et sans gîte» (l. 9-10). À travers une telle formule généralisatrice, Zola, qui voit dans l'homme le seul produit du milieu et des circonstances, suggère que le chômage et l'instabilité entraînent nécessairement l'absence de pensée et l'amoindrissement de la personnalité.

Le perte de son statut social altère l'identité du protagoniste. Son esprit n'est plus qu'un désert qu'occupe tout entier «Une seule idée [...], l'espoir que le froid serait moins vif après le lever du jour» (l. 9-11). Mais ce que Zola appelle «une idée» n'est en réalité qu'un instinct : le désir obsessionnel de sentir le froid diminuer. L'application des mots «idée» ou «espoir» au domaine des instincts accentue la déshumanisation du personnage, réduit à ce seul domaine des pulsions. D'ailleurs, dans l'expression «Depuis une heure, il avançait ainsi» (l. 11-12), l'emploi de l'imparfait exprime la monotonie d'une marche inconsciente.

L'hébétude du personnage est toutefois rompue quand l'homme aperçoit, non loin de Montsou, «des feux rouges» (l. 13). L'inconnu est manifestement impressionné par ces feux ; il les perçoit comme «trois brasiers brûlant en plein air, et comme suspendus» (l. 14-15). L'expression «comme suspendus» nous fait voir ces «brasiers» à travers la vision du personnage. Ils se transforment alors en une apparition fantastique, à la fois positive – puisque signe de chaleur, de mieux-être – et inquiétante.

Face à cette image fantasmagorique, inexplicable, l'inconnu se sent d'abord dominé par une peur irrationnelle («D'abord, il hésita, pris de crainte» l. 15). Puis, l'instinct qui pousse l'homme souffrant vers le soulagement domine la peur et l'inconnu ne peut «résister au besoin douloureux de se chauffer un instant les mains» (l. 16-17). À la fin du paragraphe, Zola met une fois de plus en évidence la passivité ahurie de son personnage : celui-ci ne décide pas, il est mû par des pulsions.

## **Un paysage «fantastique» (l. 18-37)**

### ● **Lignes 18 à 23**

La première phrase : «Un chemin creux s'enfonçait» (l. 18), insiste toujours sur la passivité de l'homme. Il est guidé par le chemin, comme si le terrain s'organisait pour l'entraîner vers les feux qu'il vient de voir. Ce chemin l'amène de surcroît à se retrouver en contrebas du paysage qui semble alors s'évanouir comme par magie. La phrase «Tout disparut» (l. 18), par son caractère elliptique et ambigu, fait partager au lecteur la vision faussée du personnage qui ne voit plus ce qui l'entoure et paraît croire à quelque anéantissement mystérieux du paysage environnant. La présence d'une «voie ferrée» (l. 20) longeant le chemin creux semble, certes, indiquer que nous avons affaire à un site industriel. Mais, le fait que le chemin soit bordé d'une «palissade» (l. 19) et d'un «talus d'herbe» (l. 21) transforme le sentier en lieu symbolique, à l'image d'un destin dont on ne peut s'écarter.

Enfin, une image fantomatique vient accentuer l'étrangeté du lieu : «un talus d'herbe s'élevait [...], surmonté de pignons confus, d'une vision de village aux toitures basses» (l. 21 à 23). Le double sens de la formule «vision de village» peut évoquer aussi bien une bourgade réelle qu'une hallucination gagnant l'esprit affaibli du protagoniste.

### ● **Lignes 24 à 28**

Le fait que le voyageur voie «brusquement, à un coude du chemin, les feux repar[aître]» (l. 24), après avoir parcouru une distance mal précisée («environ deux cents pas», l. 23), renforce le caractère insaisissable du paysage. L'homme ne distingue toujours pas ce qui soutient les trois feux et ne comprend pas «comment ils brûl[ent] si haut dans le ciel mort, pareils à des lunes fumeuses» (l. 26-27). À travers le regard du personnage, Zola évoque les brasiers comme une vision d'un monde à l'agonie («ciel mort») où même les sources de lumière sont «fumeuses».

Mais si le ciel est occupé par cette vision inquiétante, «au ras du sol» (l. 27), une nouvelle vision fige le voyageur («un autre spectacle venait de l'arrêter», l. 27-28). Cet «autre spectacle» qui intrigue le marcheur est un bâtiment industriel que l'inconnu perçoit comme un tableau irréel et dont la description occupe une dizaine de lignes (l. 27-37

«C'était [...] point») – soit trois phrases grammaticales<sup>1</sup> séparées par deux points-virgules (l. 30-34).

● **Lignes 28-37**

L'usine est présentée ici sous l'aspect d'un amas informe («C'était une masse lourde, un tas écrasé de constructions», l. 28-29). La description repose, en outre, sur un contraste brutal entre des édifices très bas et une cheminée qui se dresse au-dessus, agressivement «d'où se dressait la silhouette d'une cheminée d'usine», l. 29-30). L'emploi du mot «silhouette» pour désigner la cheminée tend à personifier l'usine, à lui conférer une vie mystérieuse.

Dans la phrase suivante (l. 30-34), le voyageur commence à percevoir quelques détails, des lumières notamment, dont on pourrait croire qu'elles vont dissiper un peu l'aspect sinistre du bâtiment. Mais ces lumières se réduisent à «de rares lueurs [sortant] de fenêtres encastrées» et à «cinq ou six lanternes tristes» pendues dehors (l. 31-32) : dans cet univers sombre et terne, la lumière elle-même semble participer à la grisaille. Zola dessine ainsi un clair-obscur plus triste qu'une obscurité totale et dont l'imprécision donne une dimension fantasmagorique aux charpentes du bâtiment («dont les bois noircis alignaient vaguement des profils de tréteaux gigantesques», l. 33-34). Encore une fois, le vocabulaire choisi fait de cette image un spectacle de cauchemar : l'adverbe «vaguement» rend la vision spectrale, le terme «profil» évoque une entité vivante ; l'expression «les bois noircis» fait penser à un instrument de supplice (on dit «les bois de justice» et parfois, simplement, «les bois» pour désigner la guillotine).

Il n'est donc pas étonnant que Zola définisse cette architecture comme une «apparition fantastique» (l. 33-34). La formule traduit à la fois l'étrangeté de l'usine et son brusque surgissement sous les yeux d'un voyageur qui pourrait croire qu'elle est soudainement sortie du néant. L'apparition, d'ailleurs, se dégage à peine du fond brumeux qui l'entoure : elle est «noyée de nuit et de fumée» (l. 35), écrit Zola en une formule qui produit une impression d'étouffement. Enfin, l'auteur conclut l'évocation de l'usine sur une note sonore angoissante : «de cette apparition

---

1. Rappelons qu'une phrase grammaticale forme un ensemble syntaxique qui peut être terminé par toute ponctuation forte – dont le point-virgule.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

